



**B**ientôt 19 heures. Bernard Draux, l'horloger du château, termine à coups de mouvements de clé rapides et précis comme un crochet de dentellière la petite toilette de nuit de la pendule de Louis XIV. Un silence étourdissant s'est emparé du salon de Mercure, l'ancienne chambre d'apparat du roi. Les murs tendus de grands damas à palmes rouge cramoisi baignent dans la lumière sourde d'un lustre à pampilles. Le lit à la duchesse et son entour à passementerie de franges d'or, les bois sculptés et les fresques de Jean-Baptiste de Champaigne ont pris des reflets fauves, comme caressés par d'invisibles chandelles. Bernard Draux referme avec une infinie précaution la fenêtre de verre ciselé qui protège le mécanisme. « Je fais attention, murmure-t-il. Jetez un œil derrière moi et vous verrez. Marie veille... » Du haut de son portrait, imposante et altière dans une robe de cour brodée de

guirlandes de fleurs tressées d'or, Marie Leszczyńska, l'épouse de Louis XV – de toutes les reines de France celle qui a vécu le plus longtemps à Versailles – darde sur nous, ses envahisseurs du soir, un regard inquisiteur où pointe comme un soupçon de désapprobation. Gare à l'imprudent qui oserait défier la maîtresse de maison...

« Lorsque des nouveaux arrivent et prennent leur service, confie ce veilleur de nuit, on voit tout de suite si le château les accepte ou non. Quand ce n'est pas le cas, ils le sentent eux aussi très vite et ils s'en vont. » Christelle et Philippe, six ans de ronde à eux deux, vont, cette nuit encore, vivre une épopée singulière : six kilomètres à parcourir, neuf cents marches à monter ou descendre et des dizaines de portes à ouvrir et refermer dans un labyrinthe prodigieux d'intérieurs chamarrés, de corridors noirs et de petits appartements discrets. Leur cheminement n'obéit à aucun itinéraire défini à l'avance. Dans



A gauche : le château, vu du parc, au lever du jour.

Ci-dessus : Philippe, dans la galerie des Glaces, pendant sa ronde de nuit - six kilomètres à parcourir dans un labyrinthe d'intérieurs chamarrés et de petits appartements discrets.

Ci-dessous : Bernard Draux, horloger de Versailles depuis 2002, auprès de la pendule de Louis XIV dans le salon de Mercure.



Ci-dessus : après le départ du dernier visiteur, à 17 heures, le personnel ferme volets et rideaux, comme ici, dans le salon de Mars.

A droite, de haut en bas : James, employé au service du domaine (ici, devant le Petit Trianon), ouvre les grilles du parc dès 7 heures. Lustrage des parquets au petit matin.

Ci-contre : les répétitions du Béjart Ballet Lausanne, à l'Opéra royal de Versailles, début février.



cet entrelacs de plus de deux mille pièces (dont la moitié ouverte au public) où tous les escaliers ont un nom et tous les vestibules un secret, leur priorité est de débusquer les intrus – ils sont rares –, et de repérer débuts d'incendie, volets mal fermés, objets déplacés et autres dégradations éventuelles commises dans la journée. 20 heures, Versailles s'éveille. Voilà que les marbres et les tableaux se mettent à conter leur histoire. Le temps fait marche arrière, dans la semi-pénombre des antichambres, cabinets et bibliothèque de mesdames Adélaïde et Victoire, les filles de Louis XV\*, flottent des airs du passé, des notes de clavecin, des bruits étouffés de conversations lettrées, cette atmosphère si particulière que Catherine Pégard, présidente de l'Etablissement public du château, du musée et du domaine national de Versailles, dit « si romantique et si romanesque » à la fois.

## DANS LA LUMIÈRE BLAFARDE, LES BRUITS DE L'HISTOIRE MONTENT JUSQU'À NOUS

« C'est un endroit qui vous entraîne, qui vous habite et qu'on ne connaît jamais tout à fait, avoue-t-elle. Derrière chaque porte, le rêve est là. » Après 17 heures, une fois le dernier visiteur parti, le palais devient comme un livre ouvert, de ses pages surgissent des légendes, des froissements de robes de soie, des pas de porteurs d'eau, des odeurs de poudre d'iris et de bougie, des chuchotements de courtisanes. A l'appartement du Capitaine des gardes succèdent les appartements du Dauphin et de la Dauphine, noyés dans l'obscurité. Les lampes torches de Christelle et Philippe promènent leur pinceau de lumière sur une grappe de petits fauteuils bleu pâle, les boiseries en vernis Martin, les lambris rechampis blanc et or courant au fronton de miroirs alambiqués, les crémones à fleur de lys, le lit à la polonaise rouge et blanc de la chambre de la Dauphine (la pièce où sont nés Louis XVI, Louis XVIII

et Charles X). Les reliures de cuir vert, or et grenat des livres en trompe-l'œil enchâssés dans des portes vitrées. Le silence de cathédrale n'est troublé que par le craquement des lattes du parquet et le tintinnabulation des clés ramassées en épais trousseaux à la ceinture des gardiens. Talkie-walkie à la main, ceux-ci tiennent leur PC informé de leur itinéraire, les alarmes sont désactivées puis rétablies une à une à mesure qu'ils progressent. « La nuit, glissent-ils, le château est à nous. » Tous deux parlent de Versailles comme d'un être cher auquel les unissent des liens particuliers, faits d'amour et de respect. Christelle s'est plongée dans les écrits des meilleurs spécialistes, elle a voulu tout savoir de lui, reconnaît qu'à vivre et respirer le château désert on s'approche au plus près de sa vérité, de son mystère. Ici, point de fantômes. Les esprits, les vrais, auraient en effet élu domicile au Petit Trianon, le domaine où Marie-Antoinette aimait à régner en bergère – au temps où il y était encore veilleur de nuit, un membre du staff confie y avoir croisé « une dame en blanc, très pâle, vêtue à la mode de Catherine de Médicis, et qui tenait un gros bouquet de fleurs à la main. » Dans un claquement de serrures apparaît une enfilade de salles nues piquetées çà et là de cheminées de faïence... « Les appartements de la duchesse d'Angoulême, annonce Philippe. Nous sommes les seuls à y avoir accès. » Inconnu des touristes lui aussi, l'escalier Fleury – une volée de marches de bois entrecoupées de paliers à damiers noirs et blancs – mène au premier étage, directement dans les petits appartements de Marie-Antoinette, le bouquet de salons

boudoirs, de salles à manger exigües et de cabinets foisonnant de guirlandes dorées où s'épanouissait, loin des pesanteurs de la cour, la vie de femme et de mère de l'épouse de Louis XVI. Dans la lumière blafarde, les bruits de l'Histoire montent jusqu'à nous. Fermés au public et protégés comme un sanctuaire, les lieux résonnent encore de l'affolement

## LES FANTÔMES AURAIENT, DIT-ON, ELUS DOMICILE AU PETIT TRIANON

et des cris entendus la nuit du 5 au 6 octobre 1789 – la dernière que la souveraine a passée à Versailles. « Le roi et sa femme ont couru l'un vers l'autre, raconte Christelle, mais dans ce dédale de passages et de couloirs, ils ont perdu du temps, se sont cherchés sans se voir. »

Bientôt 23 heures. En bas, dans la cour d'honneur, plus de foule fiévreuse réclamant à grands cris le départ du roi pour Paris, mais la petite troupe comblée – et sage – des spectateurs de l'Opéra royal, venus ovationner le Bêjart Ballet Lausanne. Inaugurée en mai 1770, juste à temps pour servir de cadre aux festivités du mariage du futur monarque et de la jeune Marie-Antoinette d'Autriche, cette salle au décor préservé, conçue à l'origine pour n'abriter que des soirées exceptionnelles (dix-neuf seulement avant la Révolution), n'a été que fort peu utilisée jusqu'en septembre 2009, date à laquelle elle a été rendue pour de bon à la musique et à la danse. Sous la direction de Laurent Brunner, la société Château de Versailles Spectacles y organise chaque année quelque soixante-dix événements, sans compter les grandes productions musicales, équestres et pyrotechniques jouées dans les jardins durant l'été. Ou encore les concerts donnés dans la galerie des Glaces. Dans la nuit sans étoiles qui règne au-dehors, celle-ci voit maintenant ses trois cent cinquante-sept miroirs étinceler à la lumière des lustres et des torchères comme les eaux d'un lac brillant sous la Lune.

A la ronde des gardiens se substituera bientôt celle des employés en charge de l'entretien. Tous les lundis et mardis matin à partir de 6 heures, quatre personnes s'emploient à cirer

et à lustre les précieux parquets anciens de Versailles – qui en compterait, dit-on, près de 30 000 mètres carrés. Au hasard de leurs pégrinations, elles finissent toujours par croiser le chemin souriant de Raymonde, trente-quatre ans de vie de château... dont dix passés à l'épousseter. « Les salles ouvertes au public sont nettoyées quotidiennement, bien sûr, mais le lundi est surtout consacré au dépoussiérage intégral de la galerie des Glaces, le jeudi à celui de l'aile xviii<sup>e</sup>, le vendredi aux petits appartements de Marie-Antoinette et aux appartements de Mesdames. Le mardi à ceux de madame du Barry et de madame de Pompadour, au deuxième étage. » Les favorites étaient là, dans ces petits écrins cachés sous les combles, reliés aux appartements privés de Louis XV par l'escalier dit du Petit Degré du roi. De l'obscurité émergent un lit tendu de soie fleurie, des pièces de mobilier vert tendre, une paire de chandeliers en forme de coq. La ronde se termine, le château donne le signal du départ. Soudain, il fait froid. ♦

ISABELLE RIVÈRE

\* Ces neuf pièces, entièrement restaurées, seront réouvertes au public fin mars.  
Tous nos remerciements à Catherine Pégard et aux équipes du Château de Versailles.

## VERSAILLES COMPTerait PRÈS DE 30 000 MÈTRES CARRÉS DE PARQUET

Ci-contre : avant l'arrivée des visiteurs, opération de cirage dans la galerie des Batailles, au premier étage.

Ci-dessous : Philippe, le veilleur de nuit, dans la chambre de la reine.

A droite, de haut en bas : Raymonde, en charge de l'époussetage, dans la galerie des Glaces. Christelle, pendant sa ronde nocturne. Pour elle, le château a été « un coup de foudre ». Dans les appartements de Mesdames, qui viennent d'être rénovés.

